

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an	6
	Six mois	3
	Trois mois	1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur	Un an	8
	Six mois	4
	Trois mois	2

CHAMBARDEMENT EN ITALIE CONTRE LE PAIN CHER!

APOTHÉOSE DES LOIS SCÉLÉRATES



L'Italie bouge!

Les Italiens ont le nez bougrement plus creux que les Français.

Y a pas de peine, nom de dieu, car nous sommes fadés comme couche!

On continue à être tourneboulés par le Dreyfusianisme, on piaille kif-kif des perroquets, les uns « Vive Zola! » les autres « Conspuez Zola! » et on oublie le boire et le manger.

Des crapuleries patronales, des scélératesses gouvernementales, de l'accaparement du blé et de toute la maudite chiee de dégoutations qu'il nous faut subir, il n'en est pas plus question que d'une crotte de chien.

On est pareils à des maboules qui ont une falote idée fixe brimbalant dans la caboche

— et qui ne sont pas fichus de ruminer sur un autre sujet.

Nous dégoûlinons tellement bas qu'on n'est plus capables d'être autre chose que Dreyfusiens ou anti-dreyfusiens.

Il est vrai que la question dévie un brin: Dreyfus tombe dans le troisième dessous et on claboude après les juifs.

Mais, quelle mesquinerie dans ce semblant d'agitation!

L'autre jour, une bande d'ostrogoths, braillant comme des châtrés: « A bas les Juifs! » parlaient de les bouffer tous à la croque-sel.

Or, où pensez-vous que ces merdillons sont allés manifester?

Rue Laffitte, où perche la banque de Rothschild, le roi des Grinches, ou bien rue Saint-Florentin, où s'étale un de ses palais?

Ah ouat! C'était trop loin..., et y avait trop de sergots dans ces parages.

Les claboudeurs se sont contentés d'aller rue Saint-Martin et leur anti-youpinisme s'est satisfait largement en cassant quelques carreaux et en démantibulant deux ou trois enseignes à noms juifs.

Pourquoi sont-ils allés rue Saint-Martin, plutôt que rue du Moulin-de-la-Vierge ou rue Pierre-au-Lard?

Ils n'en savent rien eux mêmes!
En Algérie, c'est une autre paire de man-

ches: la question est autrement aiguë et ce ne sont pas les petits morpions du catholicisme et les aristos à moitié ruinés qui sont anti-juifs: c'est le populo — colons aussi bien qu'arbicos — qui en veut aux usuriers.

Certes, c'est vraiment tourte de s'en prendre à une seule catégorie de voleurs! Y a pas que les juifs qui soient usuriers — et tous les juifs ne le sont pas...

Si les Algériens faisaient exhiber les pièces aux jean-foutres qui, depuis longtemps les grugent férocement, ils s'apercevraient vite qu'il y a dans le tas une trifouillée de malandrins, aux griffes bougrement crochues, malgré qu'ils n'aient jamais été juifs de leur garce de vie.

C'est d'ailleurs ce qui se produira avant peu si, comme ça paraît probable, le grabuge continue en Algérie: le populo aura vivement fait de baptiser « juifs » les crapulards qui l'ont pillé jusqu'à la gauche.

Et cette racaille aura beau proclamer ses sentiments chrétiens, les algériens ne se laisseront pas endormir par ces jérémiades.

Ceux qui s'arrêtent à l'écorce des faits voient dans le grabuge algérien une guerre de religion.

C'est une sacrée erreur!
— C'est la guerre sociale qui mijote là-bas — et peut-être bien aussi la guerre aux envahisseurs français!

En commençant, j'ai dit que les Italiens sont bougrement plus couillards que nous. Ils nous le prouvent actuellement!

Tandis que nous faisons bêtement le jeu des bourgeois, eux font de la rouspétance contre l'accaparement des blés.

Et ça chauffe dur, nom de dieu!

La semaine dernière, j'ai jaspé un brin du grabuge d'Ancone. Ça a continué dans cette ville : y a eu des tamponnages sérieux avec la police, il s'est ébauché des barricades et la turne princière d'un grand accapareur a été chambardée.

Malheureusement, le populo n'a pas encore décroché la victoire.

Ce qu'il y a de plus enquinant c'est qu'il y a eu déjà pas mal d'arrestations et, entre autres gas arrêtés dans le chahut se trouve le copain Malatesta.

Et il n'y a pas qu'à Ancone que ça ronfle! C'est un peu partout, aux quatre coins de l'Italie.

A Marcerata, le populo a manifesté avec bougrement d'entrain, devant la Volière municipale.

A Senigallia, le chabanais ne s'est pas borné à de simples manifestances; malgré que la municipalité ait promis beaucoup de beurre au populo, ça a fait autant que si elle avait pissé dans une clarinette! Les rouspéteurs ne se sont pas laissés endormir : ils ont envahi la gare du chemin de fer et les magasins des gros richards, et en particulier ceux d'un sacré nom de dieu de prince, le jean-foutre Ruspoli; sans barguigner, ils ont fichu le grappin sur le blé et le maïs qu'ils ont dégotté et une distribution publique en a été faite.

A Gallipoli, pétard encore! Là, les manifestants ont fichu bas une foulitude de réverbères et ils ont fait flamber une turne de la gouvernasse.

A Florence, c'est aux cris de « A bas les impôts! » que le populo a fait du fouan.

Il en a été de même à Milan et dans une kyrielle d'autres villes.

Et ce n'est pas fini, nom d'une pipe! Ça a tout l'air de n'être que l'entrée en danse d'un chambard sérieux.

Le populo italien aurait-il enfin soupé de crever la faim?

Cré pétard, il serait plus que temps qu'il y songe! En effet, il peut se vanter de s'être serré bougrement le ventre et de détenir le record de la famine.

—o—

Et voyez ce que c'est que d'avoir de la moëlle!

En France, où malgré l'accaparement du blé le populo n'a pas plus bougé qu'un étron gelé, nous continuons à casquer les impôts jésuitiques qui, sous Pétiquette de « droits de douane », sont collés sur les blés venant de l'étranger.

Et dam, pourquoi en serait-il autrement? La gouvernance se serait montrée aussi tourte que nous si, sans qu'on l'y force, elle avait biffé ces cochons d'impôts.

En Italie, au contraire, où le populo rue ferme dans le brancard, les impôts ont été vivement allégés.

Quand les bourriques ministérielles ont vu que l'émeute s'étendait à tout le patelin, kif-kif une épidémie, ils n'ont pas barguigné : ils ont réduit les droits de douane.

Et ce n'est pas tout! Outre l'impôt que barbotte la gouvernance, il y a les impôts que chapardent les municipalités. Or, comme les municipalités, se trouvant plus à la portée du populo, trinquent plus facilement que les matadors de l'Etat central, elles aussi n'ont pas hésité à prendre des mesures pour amadouer les bons bougres : illico, elles ont réduit leurs impôts et, en en outre, ont promis de pondre une chiée de réformes.

Tout ça, évidemment, est l'œuvre de la trouille qui tient les dirigeants au croupion.

Il n'en est pas moins vrai que c'est un résultat acquis par l'énergie populaire et il est bon de constater que les bouffe-galette, qui

se disent les représentants du peuple, n'ont pas fichu leur grain de sel dans le baccanal : en effet, ce n'est pas les députés qui ont réclamé la diminution des impôts, c'est la gouvernance qui, prise de trac, les a diminués elle-même.

Donc, une fois de plus, voici que le parlementarisme reçoit une sacrée mornille : dans une crise aussi grave que celle subie par l'Italie, les bouffe-galette ne savent que digérer et palper leur pognon.

—o—

Le populo italien tient donc le bon bout! Qu'il ne change pas de main et il ira loin, nom de dieu.

Va-t-il avoir le culot nécessaire? Ne se laissera-t-il pas rouler par les chameaucrates et se satisfaire avec les minces diminutions d'impôts qu'on lui a fichu par le travers de la gueule?

On va voir ça!

Mais foutre, quoi qu'il arrive, le chabanais qu'il s'est offert nous fait bougrement honte :

Pauvres français que nous sommes! On s'en va, le nez au vent, cocoricant comme des pies borgnes que c'est nous qui avons pris la Bastille et coupé le cou à un roi.

Nous?...

Nos paternels!

Pour ce qui est de nous on ne sait plus si nous sommes de aztèques ou des pantoufles; on ne sait plus si c'est de la bouze de vache, du pissat de richard ou de la fiente de chasseur qui gargouille dans nos veines;

Nous ne sommes plus bons qu'à nous chamailler pour ou contre Dreyfus et à lécher le croupion au tsar.



LE RESPECT SE FUITE!

La gradaille est à une série à la noire : le populo n'a plus de respect.

Et, nom de dieu, j'espère bien que ce maudit respect s'est envolé pour de bon et que, d'ici qu'il revienne, les poules auront des dents et chieront des lames de sabre.

Les frasques de l'honnête Esterhazy ont fortement poussé à la roue de cette déconsidération : ce galonnard, ruminant de sabrer cent mille parisiens à la tête d'un régiment de uhlands et tirant des plans pour faire estourbir une maîtresse gênante par une *balle intelligente*, dans la brousse africaine, est apparu comme le modèle des portegalons.

Y a pas jusqu'au bouc émissaire, Dreyfus, à qui de vilains copains ont méchamment brisé la carrière, — ce qui fait chialer les âmes sensibles, — qui n'ait servi à déconsidérer les gradés.

Tant mieux, nom de dieu!

Aussi, les galonnards ne font plus autant les farauds dans les rues; il y a peu de temps encore ils allaient droit devant eux et les nicodèmes se garaient pour leur céder le trottoir.

Finies ces platitudes!

Les types sont relégués de travers et, pour un peu, on leur servirait un charivari.

Il leur arrive des aventures : il y a trois semaines, dans un tramway, un bon bougre qui avait un galonnard à sa gauche expliquait à son fils que le militarisme est une horreur des siècles barbares et que le métier de tueur est le plus infâme.

Le galonnard s'est foutu en colère.

Et puis après?

L'autre jour, c'est un autre gradé qu'un fiston mariolé a traité de « Esterhazy! »

Ce gradé s'est fâché, lui aussi!

Et foutre, ce n'est pas sa fâcherie qui modifiera l'opinion du petit gas!

A Amiens, samedi dernier, le capiston de Tugny conduisait un peloton de vitriers à la manœuvre lorsque, sur le boulevard, il intima l'ordre à un charbonnier dont la guimbarde le précédait de se garer pour laisser passer ses troubadés.

Le bon bougre se dit que si les troupiers voulaient aller plus vite que sa guimbarde ils

n'avaient qu'à passer sur le côté en rompant leur alignement idiot.

Et il avait bougrement raison!

Le galonnard, qui ne voulait pas souligner l'égalité des pékins et des militaires en faisant rompre l'alignement, — ce qui eût été reconnaître au charbonnier le droit de tenir sa place sur le chemin — préféra ralentir la marche des trouffions.

Peu après, le charbonnier vira sa carriole, enfla un portail et entra dans la cour de son patron.

Le capiston, fou de rage, le suivit, espérant faire engueuler le prolo — et peut-être le faire saquer.

Hein, quel triomphe, si pour manque de respect à la clique militaire, il avait pu faire fiche à la rue le pauvre bougre!

Je t'en fous!

A peine le capiston, perché sur son carcan eut-il ouvert son robinet que le patron et tous les prolos du chantier s'amenaient et l'engueulaient dans les grands prix.

Comme il faisait mine de vouloir dégainer, un des gas sauta à la bride du canasson et gueula : — Eh, feignant, descends donc de ton cheval!... ou on te descend!...

Le galonnard s'exécuta et il fut bougrement content de se tireflûter à pince, après avoir encaissé quelques châtaignes.

Quant au cheval, les bons bougres, ayant plus d'estime pour lui que pour son maître, ils prirent la peine de le reconduire à la caserne.

Autre fait du même tonneau : dans l'après-midi de dimanche, à Chalon sur Saône, un officemar du 56^e lignard ayant peloté — sans autorisation — la femme d'un dompteur reçut du mari un riche coup de pied dans le foiron.

L'officemar rendit la monnaie....

Mais le populo se mit du bord du dompteur, hua le gradé et lui fit une sacrée conduite de Grenoble, jusqu'au mess.

Sûrement, ce Don Juan de pacotille y regardera à deux fois avant de peloter une gironde bougresse.

—o—

Hein, les bons bougres, avais-je raison de le semer en commençant : le respect s'en va! Le populo a plein le cul du militarisme!

ETIÉVANT

Les jean-foutre de la haute peuvent se lécher leurs babines de tigres; ils viennent encore de payer une brochette de victimes :

Etiévant — et les sergots qu'il a mouchés!

En quatre mots, la semaine dernière, j'ai expliqué de quoi il retournait : il y a quelques mois, Etiévant sortait de faire cinq ans de prison à Poissy. Comme le gas a les côtes en long, en ces cinq ans, il en endura de bougrement cruelles : y a pas de vacherie que ne lui firent les garde-chiourmes. Et cela même n'a pas été pour le réconcilier avec la garce de société bourgeoise!

Quand il sortit du bloc, Etiévant fut illico soumis à l'exaspérante surveillance policière qui, depuis les *lois scélérates* atteintes des proportions emmerdatrices : il fut soumis à une filature quasi continue et un *pointeau* fut chargé de passer à sa piole, de casser du sucre à la concierge, aux voisins, chez le bistrot où il bouffait, au patron qui l'embaucherait.

Il y a déjà des foulitudes de bons bougres qui ont perdu leur boulot grâce aux infectes manigances des roussins!

Certes, la saloperie n'est pas neuve — elle était connue et pratiquée bien avant les *lois scélérates* — mais ça se faisait avec moins de cynisme. Aujourd'hui, c'est plus ça : la pestaille a fichu tout scrupule au rancard!

Pourquoi se gênerait-elle? Elle aurait bien tort! Elle se sait la grande puissance de la République bourgeoise — plus solidement plantée sur ses pattes que Félix sur sa chaise percée.

Donc, la rousse se permet tout!

A sa sortie de prison, Etiévant en tâta : il ne fut pas long à se convaincre que, étiqueté parmi les « dangereux » on le soumettait à une surveillance archi-spéciale, avec l'intention pas déguisée de le sucrer à nouveau sous le moindre prétexte.

Ce n'était fait que pour l'exaspérer!

Si on lui eût fichtu la paix il aurait dégotté du boulot — et, certes, il aurait continué à faire de la propagande théorique, mais n'eût pas joué le tout pour le tout.

S'il en est venu là c'est que juges et policiers l'y ont acculé.

Un jour, dans le *Libertaire* il publia un article pas méchant :

— C'est signé Etiévant, il faut poursuivre !...

L'occasion tant cherchée par l'engeance justiciarde, Etiévant venait de la faire éclore.

Et, depuis lors, toute la racaille du Palais d'injustice et de la Préfecture ne roupilla ni jour ni nuit, constamment en chasse de sa proie.

Vint la jagerie, en correctionnelle, où c'est pesé d'avance et le pauvre gas obtint la relégation.

La relégation pour un article de journal, c'était carabiné, nom de dieu !

Heureusement pour sa peau, Etiévant était libre ! Sinon, on l'aurait bel et bien expédié à la Guyane, malgré que, ces jours derniers, les quotidiens policiers aient bavé que s'il était venu purger sa contumace il n'aurait pas été relégué.

Chiquet !

Si Etiévant eût été arquepincé, on l'aurait bel et bien relégué.

Et la certitude que ce sort lui pendait au nez a exaspéré encore davantage Etiévant.

De prime abord, il se tirefluta à Londres ; n'y pouvant dégouter du turbin, il s'y emmiella et reprit le bateau.

De retour en France, la hantise d'être pincé et d'être relégué pour une tartine de journal le foudroya dans tous ses états.

Il se vit flambé !

Et alors, il regarda la Camarde en face et se mit dans le citron de ne pas déguerpir seul.

La police lui en avait fait endurer de vertes et de pas mûres :

« La police est la clé de voûte de la société actuelle ;

Il s'en prit à elle !... »

Dans la nuit de mardi à mercredi dernier il s'amena rue Berzélius, où perche un poste de sergots et il moucha salement trois flics qui — heureusement pour eux — vont en réchapper.

Turellement, Etiévant fut arrêté illico. Au quart-d'œil qui a voulu lui tirer les vers du nez il n'a fait aucune difficulté pour dire de quoi il retournait :

« Je n'avais aucun grief personnel contre mes victimes, que je considère comme des hommes inconscients, déclara-t-il. Mais je suis ennemi de la société, je suis libertaire, ennemi de toute autorité, de toute organisation. Vous n'avez qu'à lire les brochures que j'ai publiées pour être édifié sur ma façon de penser. J'ai choisi des gardiens de la paix pour victimes, parce qu'ils m'ont paru être l'emblème de l'autorité, de l'ordre social qui nous opprime. Vous l'eussiez mieux représenté qu'eux : c'est pour cela que je vous exprime le regret de ne pas vous avoir tué. A ce regret, j'en ajoute d'autres, celui de ne pas avoir frappé plus de gardiens de la paix et surtout celui de ne pas avoir pu tuer Bertulus, le juge d'instruction ! »

Depuis, trouvant qu'il en a assez dit, Etiévant n'a plus voulu causer.

Au juge instructeur qui l'interrogeait, il a répliqué :

« Il est inutile de chercher à m'interroger. Je ne répondrai pas et je ne signerai aucune pièce de l'interrogatoire. Je ne vous reconnais pas le droit de me poser des questions. Si j'ai à causer — et je crois avoir à causer — j'attendrai le jour de ma comparution en cour d'assises ! »

Ne démordant pas de cette attitude, quand, pour se conformer à la loi contre l'instruction secrète, le juge d'instruction lui a fait savoir qu'il lui avait choisi M^e Desplas comme avocat, Etiévant a répondu ne pas avoir besoin d'avocat :

— Si je n'admets pas les tribunaux, logiquement je ne dois pas reconnaître les avocats. Je me défendrai moi-même.

—O—

Voilà donc, pigés sur le vif, les résultats des lois scélérates !

Il est certain que si Etiévant n'avait pas été

condamné à la relégation il n'aurait pas fait ce qu'il a fait.

Donc, c'est bien les lois scélérates qui ont armé son bras.

Et maintenant, autre chose : quand il passera à condamnation, tous les Dreyfusards qui braillent aujourd'hui contre le huis-clos protesteront-ils aussi contre l'escamotage de son procès ?

On verra ça !

ACTION CORPORATIVE ET DUPERIE POLITIQUE

Dans une revue que seuls peuvent se payer les rupins, *Cosmopolis*, Jaurès vient d'accoucher d'une grande tartine sur le SOCIALISME FRANÇAIS.

Il y dit des choses exactes, — mais aussi de bougrement inexactes !

C'est surtout de celles-ci que je veux jaspiner.

Et d'abord, Jaurès tient à indiquer qu'en France tous les socialismes marchent sous une seule bannière — la bannière guesdiste. Ecoutez-le :

« ...On peut dire sans paradoxe que le choc qui s'est produit au congrès de Londres a préparé la conciliation des deux éléments antagonistes. Au fond, il n'y avait pas contrariété essentielle des doctrines et des principes... Les délégués des syndicats étaient, sauf une faible minorité anarchiste, partisans résolus de l'action politique... »

J'ignore ce que Jaurès appelle conciliation d'éléments antagonistes, mais ce que je sais, c'est que, depuis le congrès de Londres, les deux congrès de Tours et de Toulouse n'ont pas été tendres pour les socialistes-politiciens.

Quant à la faible minorité anarchiste dont Jaurès a l'air de faire fi, ne voit-il pas que, plus il voudra la montrer faible, plus il mettra en lumière sa puissance de propagande ?

Vous dites que c'était quantité négligeable ?

Pourquoi donc le congrès s'occupait-il de la « question anarchiste » trois jours sur cinq et demi ?

En réalité, il y avait à la section française du congrès de Londres, sur 125 délégués, une bonne trentaine d'anarchistes.

Et ce furent ces trente là qui, momentanément d'accord avec les allemannistes et les indépendants, fichèrent en déroute les guesdistes appuyés des louvoyants blanquistes.

Or, je ne sache pas que les allemannistes aient, depuis le congrès de Londres, fait amende honorable et qu'ils se soient remis à adorer le parlementarisme. On ne peut pas encore dire qu'ils sont devenus radicalement abstentionnistes... non ! Mais, que Jaurès ait un peu de patience et il verra ça.

Plus loin, Jaurès, pinçant toujours de la même guitare affirme :

« ...Je crois pouvoir dire avec assurance qu'aujourd'hui, entre les syndicats ouvriers et les élus socialistes il n'existe pas le plus léger malentendu. On l'a bien vu au dernier Congrès corporatif de Toulouse, où toute phrase, toute parole qui semblait dirigée contre l'action politique était aussitôt et vigoureusement condamnée... »

Où diable Jaurès a-t-il lu le compte-rendu du congrès de Toulouse ? Quel est le mariote qui lui a donné des tuyaux si épolants ?

Pour avoir la physionomie exacte du Congrès il n'y a qu'à retourner, kif-kif un gant, la phrase de Jaurès : « ...Toute phrase, toute parole qui semblait dirigée EN FAVEUR de l'action politique était aussitôt et vigoureusement condamnée... »

Et je mets Jaurès au défi de citer l'adoption de la plus anodine des propositions qui puisse laisser supposer l'exactitude de ce qu'il affirme.

Il a pris ses désirs pour la réalité.

Par exemple, il fut question d'avoir un journal quotidien corporatif et il fut décidé qu'il serait foncièrement anti-parlementaire : les articles en seront anonymes, il ne prendra pas part aux luttes électorales et les députés socialistes, considérés comme brandon de discorde, ne pourront y écrire.

Une autre discussion qui caractérise aussi, de riche façon, l'attitude anti-parlementaire du Congrès de Toulouse, c'est l'accueil fait à cette bourde réformiste, le projet de retraites ouvrières d'Escanyé.

Par un habile tour de passe-passe, ce projet fut, en cinq minutes, à la dernière séance, approuvé par le congrès des Bourses du Travail. Ce qui permet aujourd'hui aux députés socialistes de jouer de la grosse caisse sur le dos de la Fédération des Bourses.

Or, ce même projet fut repoussé avec perte et fracas par le Congrès corporatif. A cette occasion il fut affirmé, dix fois pour une, que les réformes parlementaires ne sont que leurres, men songes et couille en bâtons, et qu'en fait de rentes le populo n'en décrochera que le jour où il aura pris possession des richesses sociales.

Je m'arrête. Il faudrait citer toute la besogne du Congrès.

Que Jaurès ouvre donc le compte-rendu du Congrès et s'il y trouve l'adoption d'une seule proposition politiciarde, je veux bien qu'on me la coupe.

—O—

Après de tels préliminaires, rien n'embarasse Jaurès : il affirme que, plus on va, et plus la classe ouvrière en pince pour la Politicaille, et il l'en félicite !

Car, assure-t-il, si les prolos ne faisaient pas de politique ils se condamneraient eux-mêmes au salariat à perpétuité tandis que, comme ça, ils se préparent un Eden épolant : avant peu l'Aquarium sera farci d'une majorité socialiste qui fera la Révolution à coups de décrets.

Pour convaincre ceux qui douteraient d'un pareil avenir, Jaurès a des arguments à lui :

« Dans un pays où la bourgeoisie est arrivée au pouvoir par les voies révolutionnaires, écrit-il, où c'est par des moyens révolutionnaires aussi que, depuis un siècle, républiques et monarchies se sont renversées les unes les autres, sous une république qui elle-même est sortie d'un mouvement de la rue... le parti socialiste est décidé à s'adresser au suffrage universel... »

C'est tour-eiffesque !

Comment, vous reconnaissez que tous les progrès accomplis l'ont été par voie révolutionnaire et, comme conclusion à cette constatation, vous serinez qu'on doit user et abuser du suffrage universel ?

Vraiment, une pareille argumentation est bougrement tirée par les cheveux !

—O—

Après avoir, d'une façon si épastrouillante, démontré que le parlementarisme est en pleine floraison, et que les prolos s'y rallient en foultitudes, Jaurès blâme les anarchos de ne pas emboîter le pas.

Et il les blâme avec un argument qui est du même tonneau que les précédents :

« Aussi bien, dit-il, toutes les objections de l'anarchisme contre l'action électorale et parlementaire s'appliquent à toutes les formes de l'action. Ce n'est pas seulement en sollicitant un mandat législatif que les hommes risquent de dénaturer leur pensée... Ceux qui entrent dans l'action syndicale et coopérative sont exposés à oublier les fins socialistes dernières qui seules donnent à cette action toute sa valeur et tout son sens ; ils sont exposés à subir des tentations d'ambition personnelle, de convoitise ou de vanité. Et pourtant, les anarchistes français se mêlent de plus en plus à tous les mouvements... Tous entrent dans les syndicats, dans les Bourses du Travail... C'est seulement par un scrupule d'amour-propre où il entre, semble-t-il, quelque inconséquence que les théoriciens anarchistes n'acceptent pas l'action électorale et parlementaire au même titre que l'action syndicale ou coopérative... »

Si Jaurès s'exprime ainsi, c'est qu'il n'a pas aperçu le distingo gigantesque qu'il y a entre l'Etat et un groupement corporatif.

L'Etat est un organe parasitaire dont l'unique fonction est de pomper le sang et la richesse du peuple afin d'en gorger ses fonctionnaires ; on ne le conçoit que protecteur des riches et oppresseur des pauvres.

Le groupe corporatif, au contraire, au lieu d'être une superfétation est simplement une aggrégation de bons bougres ayant des intérêts simi-

aires. Là, viennent des prolos qui souffrent de l'exploitation; ils y viennent pour être en contact avec des camarades, s'instruire et trouver un remède à leurs maux.

Je ne sache pas que le Parlement soit un groupement similaire : c'est un bazar dont l'entrée n'est pas libre et ceux qui y pénètrent cherchent, non à s'instruire, mais à duper leurs semblables.

Il est donc absurde de prétendre que c'est une inconséquence de repousser l'action électorale, tout en faisant partie d'une Chambre syndicale.

D'ailleurs, la propagande dans la société actuelle doit s'inspirer de l'idée que chacun se trace du futur alignement social :

Si, comme Jaurès, on est un socialiste étatiste, en en pinçant pour l'action électorale on est dupe, mais on est logique.

Il n'en va pas de même d'un anarchiste. Que démontre-t-il? Que l'Etat est la cinquième roue d'une brouette et qu'il n'y aura ni liberté ni bien-être pour le peuple, tant qu'il restera sous la coupe d'un gouvernement.

Une telle théorie étant posée, la conséquence en découle : il faut faire le vide autour de l'Etat et, en attendant d'être assez forts pour couper ses suçoirs, se garder de lui servir d'appui.

Cette tactique n'a rien de bizarre : la nature la met en œuvre comme agent de transformation. Quand, chez un animal, un membre devient inutile la circulation sanguine s'y fait de plus en plus lente, les muscles s'atrophient et, peu à peu, le membre parasitaire est réduit à n'être qu'une informe excroissance. Avec la même précision le contraire se produit, quand il s'agit de l'adaptation à des fonctions nouvelles d'un organe : il y a alors afflux de nourriture.

Dans la société, nous devons opérer de même : si un rouage social nous paraît inutile, il nous faut éviter de l'alimenter, afin de réduire son influence à zéro.

C'est le cas de l'Etat.

Quant au groupement corporatif nous avons plusieurs raisons d'y pénétrer :

Et d'abord, c'est le point de rendez-vous des exploités qui commencent à se rebiffer sous le joug patronal. Ils viennent là, espérant qu'on leur indiquera la route à suivre pour améliorer leur sort. Ils sont sur le point d'abandonner les fariboles bourgeoises dont on les a nourri et ils s'orienteront selon le milieu nouveau où ils se trouveront plongés.

Si, dans le groupe corporatif on ne fait que potter politique, les nouveaux venus seront vite écœurés et retomberont dans leur avachissement, car les désillusions n'auront pas été longues à venir.

Si, au contraire, ils trouvent là de bons fiens leur expliquant qu'on doit tenir énergiquement tête au patron, ne compter que sur notre poigne et préparer le terrain à la Sociale libertaire, ils auront vite saisi le joint : les gas s'habitueront à considérer le patron comme l'ennemi qu'on doit combattre pied à pied, sans fin ni cesse, jusqu'au jour où on sera assez costauds pour l'éliminer radicalement.

En outre, le groupe corporatif n'est pas qu'un groupement de lutte et de résistance : il peut, sous un certain angle, être considéré comme un embryon de la société future. Une fois le terrain déblayé des gouvernants et des patrons, il surgira une foultitude de groupements libres et c'est grâce à l'entente corporative que s'accompliront les diverses fonctions sociales, telles que celles de la production et de la circulation des produits.

Dès aujourd'hui, le groupe corporatif doit donc se familiariser avec cet avenir, afin que, le jour où se produira un mouvement révolutionnaire au lieu d'attendre l'initiative gouvernementale — qu'on attendrait longtemps ! — on agisse rapidement.

Le groupe corporatif est tout indiqué pour la besogne d'expropriation : lui, plus que n'importe quel gouvernement, sera à même d'organiser la production communiste.

Par leur seule activité, les groupes corporatifs, ainsi compris, auront la puissance d'arracher à l'Etat son masque : les quelques fonctions utiles qu'il s'est arrogé aujourd'hui étant reprises par les travailleurs, il ne lui restera que sa fonction

répressive — et chacun s'apercevra vite, non seulement de son inutilité, mais encore combien il est nuisible.

Il est certain qu'au prochain mouvement révolutionnaire des ambitieux chercheront à nous fourrer un gouvernement et ce n'est que si les groupes corporatifs agissent vigoureusement, expropriant carrément, que le nouvel Etat pourra être étouffé dans l'œuf.

Et alors, s'accomplira une puissante décentralisation économique qui brisera toutes les vieilles institutions politiques et rendra impossible tout retour en arrière, par le simple fait que les réacteurs ne trouveront plus de centre où s'agglomérer. Dans les révolutions passées, si la reculade a toujours été si facile et si rapide, c'est grâce à la conservation de la mécanique gouvernementale.

—o—

Contre ce que je viens d'esquisser s'élève une objection : « Tels qu'ils sont les groupes corporatifs ne semblent guère préparés à cette besogne?... »

Pardienne, qui le nie ! S'ils étaient prêts, ils n'attendraient pas, ils agiraient !

Et c'est justement pour orienter les groupes corporatifs vers cette œuvre que les anarchos y entrent. Certes, nombreuses sont les critiques à formuler sur les Chambres syndicales : on y est trop tatillons, trop paperassiers et l'administratiomanie a bougrement déteint sur elles....

C'est aux copains qui ont la conception de groupements moins mesquins de les aérer et d'en faire, autant qu'il est possible dans le milieu actuel, des groupements libertaires.

Que la tâche soit fastidieuse et ardue, nul n'en doute, mais ce n'est pas une raison pour se rebuter.

—o—

Revenons à Jaurès : à la va vite, j'ai indiqué la différence qu'il y a entre le groupement corporatif, groupe réel, vivant et qui ne doit jamais se pétrifier en institution et l'Etat, excroissance parasitaire, négatrice de tout développement et à qui il faut, à tous instants, dénier l'existence, afin de familiariser les bons bougres encore inconscients avec sa disparition prochaine.

Comprendra-t-il maintenant l'énorme nuance qu'il y a entre se grouper avec des camarades de même métier, dans un syndicat, et mendigoter un siège de député ?

Je l'espère pour lui !

Et alors il se rendra compte qu'en entrant dans les groupements corporatifs les anarchos ne sont pas *inconséquents* pour deux sous.

LETTRE A ZOLA

Le camarade Domela Nieuwenhuis a écrit à Zola la chouette babillarde suivante, publiée par l'*Aurore* :

Amsterdam, le 21 janvier 1898.

Très honoré monsieur,

Vous êtes un maître romancier, un écrivain qu'admire le monde entier. Mais la protestation que vous venez de faire entendre, l'accusation que vous avez portée, au nom de la justice violée, vous signale comme un homme de grand caractère, ce qui est mieux.

Il ne s'agit pas de savoir si vous avez tort ou raison, si Dreyfus est coupable ou non. C'est au nom de la justice générale que s'élève votre protestation.

Vous avez reçu un témoignage de sympathie et de profonde admiration des journalistes d'Amsterdam qui parlent de l'affaire Dreyfus comme d'une cause internationale de justice et d'humanité.

Vous avez mérité ces témoignages et je me joins volontiers à tous ceux qui vous présentent leurs hommages.

Mais il y a quelque chose que je regrette dans ces témoignages de la Hollande, et c'est mon devoir de vous le dire. Il y a de l'hypocrisie dans ces paroles, et vous ne pouvez pas aimer les éloges des hypocrites.

Je vous dirai pourquoi :

Nous avons ici un cas semblable à celui de Dreyfus. Depuis deux ans, trois jeunes gens gémissent en prison, accusés d'une effraction dans un village de la province de Frise. Leur culpabilité est tout ce qu'il y a de plus douteux,

et cependant ils sont condamnés pour six, onze et douze années. Il y a ici une erreur judiciaire tout au moins.

Eh bien, est-ce que vous pensez que ces messieurs qui vous envoient leurs sympathies osent protester contre l'arbitraire des juges hollandais ?

Non, non, non !

Les trois condamnés sont des ouvriers. C'est pourquoi le monde élégant ne se mêle pas de cette affaire. De loin, on honore la justice et l'humanité, de près on les déshonore en laissant ces trois hommes en prison, sans un mot de protestation. Cette lâcheté doit être signalée.

Dans un des témoignages qui vous viennent de la Hollande, on dit : « Que Dreyfus soit coupable ou non, peu nous importe, nous admirons votre courage et les nobles sentiments qui déterminent votre fermeté. »

Eh bien, j'espère que vous me répondrez et direz à toute la Hollande : « Que les frères Hogerhuis — c'est leur nom — soient coupables ou non, il m'importe beaucoup, et vous qui admirez mon courage, vous ferez bien de montrer un peu de ce courage en protestant contre une condamnation qui est aussi arbitraire que celle de Dreyfus. »

Oh ! que votre voix se mêle à la voix de tous ceux qui, pendant des mois, ont mené une croisade pour la délivrance des prisonniers et qui, pour cela, bien loin de recevoir des journalistes des hommages de sympathie, ont été couverts de boue et de calomnies.

L'affaire des frères Hogerhuis est peu connue et a eu pour théâtre un petit coin de la terre presque ignoré. Je sais que votre cœur est assez grand pour ne pas demander où cela est arrivé, mais pour protester publiquement contre l'injustice et l'arbitraire.

Vous demandez la révision du procès Dreyfus, nous demandons aussi la révision du procès des frères Hogerhuis.

C'est le gouvernement français qui refuse comme le gouvernement hollandais.

La seule différence est qu'en France, le condamné est un riche, tandis que, en Hollande, ce sont trois ouvriers. Mais cela ne fait rien pour vous, je le sais. Je suis persuadé que vous voudrez bien joindre votre voix à la nôtre et que vous rejetterez les hommages hypocrites que vous avez reçus, en face de ces messieurs en disant : « Très bien, protestez avec moi contre l'injustice en France, mais n'oubliez pas de protester énergiquement contre l'injustice dans votre propre pays. Si la cause de Dreyfus est une cause internationale, que la cause des frères Hogerhuis le devienne aussi. Aidez nos efforts par votre puissant soutien ! »

Bien fraternellement.

P. DOMELA NIEUWENHUIS.

Zola répondra-t-il ?

Voici trois jours d'écoulés et il n'a pas pipé mot.

Attendons !... Et espérons qu'il répondra.

Qu'a-t-il à dire aux journaliste hollandais dont parle Domela ?

Simplement ceci : « Au lieu de me passer de la pommade, imitez-moi en prenant la défense des innocents qui moisissent dans les bagnes de chez vous !... C'est le meilleur joint pour me prouver votre sympathie... »

Mais voilà, Zola répondra-t-il ?

A Coups de tranchet

Le retour de Cyvoct. — Les ordres de mettre illico Cyvoct en liberté ont été câblés à la Nouvelle. A l'heure qu'il est, le pauvre feu doit être fixé : il doit préparer ses cliques et ses claques et attendre fiévreusement l'embarquement.

Très probablement il rappliquera en France d'ici deux mois.

×

Ruminades d'un mitron. — LE PATRON. — Pour qui ce pain que vous pesez 2 livres 200 ?

LE MITRON. — Pour moi, mossieu.

LE PATRON. — Mais c'est presque un pain de trois livres que vous emporterez. Et puis, j'ai trouvé deux croissants dans vos frusques... Donc, vous me volez !

LE MITRON. — Les croissants sont pour mes gosses. Quant à mon pain, une fois cuit il ne pèsera que deux livres.

LE PATRON. — Vous êtes un voleur conscient

LE MITRON. — Comme vous, mossieu !

LE PATRON. — Vous ai-je volé quelque chose

LE MITRON. — Ne parlons pas de moi... Mais vous volez vos clients en leur vendant des pains d'une livre et demie pour deux livres.

LE PATRON. — A la bonne heure, j'aime qu'on me réponde comme ça ! Allons boire un coup de vin blanc....

MORALE. — On ne respecte que celui qui se fait respecter.

x

Les lois scélérates. — On jacasse beaucoup du huis-clos mais pas un bouffe-galette ne songe à réclamer l'abrogation des lois scélérates.

Ces jours derniers, Mirman, député de Reims qui, prétend-on, écœuré par les putaineries qu'il a vu à l' Aquarium ne se représentera pas, a profité du bacchanal fait autour de l'affaire Dreyfus pour demander, non l'abolition pure et simple des lois scélérates, mais la suppression de la sorte de huis-clos qui y est accolé.

Ça a été repoussé avec perte et fracas !

Le hideux Reinach s'est abstenu — afin de prouver que s'il marche contre le huis-clos de Dreyfus c'est parce qu'il s'agit d'un galonnard et qu'on le paie en conséquence.

BAGNES PHILANTROPIQUES

Les bons bougres, méfiez-vous des philanthropes !

Sous leurs trognes douceâtres et leurs mines confites crouissent des âmes d'exploiteurs féroces : ces animaux écorchent le pauvre monde jusqu'à la gauche et ils déguisent cette exploitation carabinée sous d'hypocrites boniments charitables.

Un patron — qui n'a pas pour deux liards de charité — fait turbiner un prolo pour en tirer profit, mais il le paie — le moins possible, turellement.

Dans les bagnes philanthropiques, ça se passe autrement : ce n'est pas pour gagner sur les prolos qu'on les exploite, — c'est pour leur rendre service ! Les pauvres bougres doivent donc se montrer rudement contents de trouver des singes disposés à les faire bûcher... au grand œil.

Entre ces deux galeux, y a pas d'erreur : le moins fripouillard est évidemment le premier, celui qui est tout simplement exploiteur et qui se borne à voler son monde sans vouloir se faire passer pour un saint homme.

—o—

Et y en a de ces bagnes philanthropiques aux quatre coins de Paris !

La racaille charitable a ouvert, de ci de là, quelques uns de ces maudits traquenards où les pauvres putoins qui sont au bout de leur rouleau s'imaginent trouver un refuge.

Les malheureux ! C'est plutôt un cercueil où ils se fourrent vivants....

Et, y a pas à tortiller, ils peuvent moisir indéfiniment dans ces sales turnes, sans jamais réussir à se sortir de la dèche noire.

Il n'y a rien d'épatant à ça. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir comment ça se manigance dans ces cochons de bagnes.

Un échantillon du genre est le bague de la rue Fessart : le putoin qui s'y amène doit turbiner comme un dératé du matin au soir à fabriquer des petits fagots de margotins et le pauvre bougre qui, trois jours d'affilée, n'arrive pas à faire sa tâche — fixée à 120 margotins par jour — est fichu à la porte.

Comme je l'ai dit, pour ce turbin, les malheureux touchent la peau : il n'y a pas de salaire !

Oui, nom d'un foutre, pas de salaire ! Seuls, les scieurs qui débitent les rondins touchent une maigre paye de trente-cinq sous par semaine. Si les exploiters carment quelques pélots à ces pauvres bougres c'est tout simplement parce qu'aucun ne voudrait faire leur turbin au grand œil, — tellement c'est crevant.

Le contre-maitre — car il y a un contre-coup, péché parmi les putoins ! — touche quarante sous par semaine. Et, pour ce tarif bougrement mince, le malheureux consent à faire le sale métier de sac-à-mistonfles.

Voyons maintenant ce qu'on octroie aux putoins, en retour de leur travail :

Primo, on les couche..., le pieu n'est pas de première propreté, il s'en faut ! mais quand on est dans la mouise il n'est pas permis d'être bégueule. Il y a pourtant un matériel de douches et d'épuration..., seulement on le laisse se rouiller !

Deuxièmement, on les nourrit... Et pour ne pas leur foutre d'indigestions on leur donne aussi peu

que possible : il y a juste deux repas, à midi et à 8 heures du soir.

A midi, un sou de pain et un sou de fayots.

A 8 heures, même frichti qu'on bouffe dans un réfectoire qui est une glacière et où les pauvres réfugiés, peu garantis du froid par leurs frusques élimées risquent d'attraper la creve.

Troisièmement, on les abrutil !... Pour faire digérer les malheureux un raticchon protestant vient leur dégoûter des balivernes religieuses et leur seriner la résignation.

Voilà le régime !

Ça s'appelle de la philanthropie.

C'est de l'esclavage tout pur, nom de dieu !

En effet, les pauvres hospitalisés n'ont pas droit de sortir dans la journée ; ils n'ont de jour de sortie que la malinée du dimanche. C'est donc pour eux l'impossibilité absolue de se tirer du pétrin.

Ils ne peuvent pas chercher de travail et ils ne gagnent rien.

Par conséquent, le jour où l'esclavage philanthropique leur pèse ils se trouvent sur le pavé aussi dépourvus de ressources que le soir où ils se sont réfugiés à ce maudit bague.

Quelle ignominie que la charité !

C'est le cas de rengainer : la charité c'est le meurtre !

SANTÉ FRATERNELLE

PAR EUGÈNE POTTIER

*Quand de sa rouille lumineuse
L'automne a jauni les forêts,
Tirons une loupe vineuse,
Allons-y boire et penser frais.
Mais pitié pour la gorge sèche,
Le verre vide et les sevrés.
Buons à nos copains en dèche,
A la santé des altérés !*

*Bienheureuses les dents qui mordent,
A la saveur fraîche du pain.
Mais combien d'estomacs se tordent
Dans les angoisses de la faim !
L'herbe en poussant nourrit la viande
Fumante en gigots parfumés.
La table n'est pas assez grande.
A la santé des affamés !*

*Voyez les mondaines oisives
Dans leurs plumages éclatants ;
On taille leurs modes lascives
Dans tous les rayons du printemps.
Décembre leur tend ses fourrures,
Quand des gueux gèlent demi-nus,
Les pieds crevassés d'engelures.
A la santé des mal-vêtus !*

*Le code des classes avides
Ferme la nature au verrou,
Et ceux qui naissent les mains vides,
Pour se pendre, n'ont pas un clou.
Ils tentent le fiel de l'envie,
De toutes les fanges souillés,
On leur a filouté la vie.
A la santé des dépouillés !*

*Et ce grand vol se perpétue
En s'intitulant droits acquis.
Mais il est temps qu'on restitue,
Nous ne donnons pas nos acquits,
Prends ta faux, volé, prends ta hache,
Sus aux mauvaises volontés :
On n'obtient que ce qu'on arrache.
A la santé des révoltés !*

Tuyaux Corporatifs

Pauvre Boulanger! — La semaine dernière un appel a été lancé par la Chambre syndicale des ouvriers boulangers, convoquant les prolos de la corporation à une réunion qui s'est tenue à la Bourse du Travail.

A Paris, y a bien, à vue de nez, à peu près dix mille mitrons.

Or, à la réunion, il s'en est juste trouvé soixante-quatorze.

Voilà qui est bougrement triste, nom de dieu ! Et encore, sur les soixante-quatorze présents

y avait-il un patron boulanger, Maxence Rolde* — un socialo.

Rolde a fait l'historique de la corporation et il n'a fichtre pas eu de peine à démontrer qu'au Moyen-Age — époque où le populo n'était guère heureux — les mitrons étant pourtant moins esclaves qu'aujourd'hui.

Si Rolde s'était borné à ça, c'eût été bien ; mais, foutre, comme il a des intentions de devenir député il a jacassé élections.

C'était de la salive, usée en pure perte ! Le bougre doit bien savoir que les mitrons ne votent pas.

Non qu'ils aient le nez assez creux pour se torcher avec les bulletins de vote, mais simplement parce que, fatigués d'une nuit de turbin infernal, ils dorment aux heures où les tinettes électorales sont ouvertes.

Claretie aux prudhommes. — Parfaitement, mossieu Claretie — long comme le bras — mossieu Claretie, directeur de la Comédie-Française, vient d'être cité aux prudhommes.

Voici pourquoi : il a un atelier de tailleurs où se bibelotent les costumes et, jusqu'ici, les prolos avaient accepté d'être saqués sur l'heure, sans indemnité ni huit jours.

Un bon bougre l'a trouvé mauvaise et, ces jours derniers, quand on lui a dit de déblayer le plancher il n'a rien voulu entendre et est allé aux prudhommes.

A cette boîte, le gratte-papier chargé de pondre les citations en est devenu comme une tomate en apprenant que le copain voulait faire citer Claretie.

— Pas possible !...

— Comment, pas possible ? Je voudrais bien voir ça, nom de dieu !...

Devant la rouspétance du gas, le rond-de-cuir s'est exécuté.

Turellement, mossieu Claretie a fait kif-kif mossieu Chouffleury : il est resté chez lui !

Mais il a envoyé aux prudhommes un larbin pour le représenter — qui, d'ailleurs, a été condamné à abouler 30 balles au copain.

Depuis ça, les tailleurs de la Comédie sont à la semaine et, si on veut les saquer, on les prévient huit jours à l'avance.

La rouspétance du camaro prouve donc que l'initiative et l'audace ont toujours du bon.

Mais la pleutrerie des prolos qui, si longtemps, ont accepté les fantaisies de Claretie et de ses sous-ordres prouve qu'il n'y a pires esclaves que les esclaves volontaires.

Rectification

Paris, le 25 janvier 1898.

Cher camarade,

Dans le dernier numéro du *Père Peinard* vous reproduisez l'extrait ci-dessous d'un article paru dans le *Libertaire* à la date du 8 janvier :

« ... Ces infatigables semeurs de haine (*les Esterhasiens*, ajoutez-vous entre parenthèses) ont à ce point ravagé l'opinion que les plus indépendants, les plus respectés, les plus illustres de la nation (et vous même soulignez ces derniers mots) ont été couverts de calomnies, assaillis d'insultes, menacés dans leur vie, pour avoir osé prétendre qu'un juif condamné pouvait bien l'avoir été sans preuves et sans raison... C'est ainsi que les Picquart, les Forzinetti, les Scheurer-Kestner, les Zola, et tous ceux qui s'affirment avec eux furent dénoncés féroceement aux fureurs populaires... »

Vous commentez cette coupure d'article comme si dans votre pensée, le signataire (anarchiste en lutte, c'est vrai depuis peu, mais de longtemps et sincèrement convaincu) avait attribué pour son compte aux personnalités plus haut citées un droit au respect et à l'illustration. Et vous en manifestez une surspère logique.

J'espère que ceux qui ont entièrement lu le même article n'ont pu me faire l'injure d'interpréter ainsi ma pensée, dont j'adresse à votre bonne foi la traduction nette.

J'ai voulu dire, et pas autre chose, que les hommes en question, de par l'imbécile hiérarchie sociale encore subie par la foule, les uns officiers supérieurs, l'autre vice-président du Sénat, le dernier littérateur populaire et philosophe universellement discuté, étaient, en effet, respectables et illustres aux yeux de ceux là même qui, les adulant hier, les conspuent aujourd'hui.

Je ne pensais pas qu'après tout ce qui fut écrit dans le *Libertaire* et ce que personnellement j'ai eu plusieurs fois la joie d'y affirmer contre toutes les idoles autoritaires, en particulier la patrie,

l'armée, le drapeau, on pût me supposer, on pût me croire capable de décerner à ces mêmes idoles un titre quelconque au respect ou à l'illustration.

Impatient et jaloux d'expliquer ainsi plus clairement une phrase dont je n'ai rien à retrancher, je m'adresse à notre commun souci de la rectitude d'action dans une même lutte contre les mêmes ennemis, pour communiquer par votre journal à tous les camarades cette exacte expression de ma pensée.

Je vous serre la main cordialement.

J. FERRIÈRE.



Maudite philanthropie !

Angers. — Le grand exploitateur Bessonneau n'est jamais en retard pour foutre de la poudre aux yeux de ses deux mille esclaves.

L'autre soir, en l'honneur de je ne sais quoi, il leur a payé de la musique.

Y a eu aussi une grande distribution de médailles à deux douzaines de prolos qui se sont distingués par leur souplesse d'échine.

Ensuite, les prolos ont offert à leur singe une *Renommée* en bronze qu'ils ont payé de leur belle galette.

Il faut que les pauvres serins en aient une couche pour faire des cadeaux à leur singe !

Et non contents de ça, ils ont promis au capitalo de continuer à être de bonnes bêtes de travail, bûchant dur sans jamais souffler ni tirer à cul — toujours pour un salaire de famine.

Quand donc les malheureux comprendront-ils que si le Bessonneau était aussi bon fieu qu'il se prétend il aurait déjà donné sa démission de patron, afin de ne pas roustrir des sommes faramineuses sur le turbin de chacun.

Pour ça, y a pas de pé ! Le Bessonneau est trop philanthrope.

Et, nom de dieu, par le temps qui court, la philanthropie est un riche moyen d'exploitation : un galeux qui pelote ses ouvriers peut tout se permettre contre eux !

Rouspétance d'un cul-cerueux

Doizieu est un petit patelin qui perche pas loin de Saint-Chamond et où les paysans ne seraient pas mauvais fieux si le sacré distinguo du tien et du mien ne les rendait acariâtres.

Pour preuve, voici ce qui vient de se passer entre deux voisins qui s'étaient toujours bien entendus et entr'aïdés : c'est au sujet d'une source qui coule entre leurs deux prés que la brouille est venue. Chacun voulant être proprio de la source, au lieu de s'accorder pour avoir l'eau à tour de rôle et arroser leur pré un jour l'un, un jour l'autre, ils ont plaidé.

Et leur belle galette a été vivement râtissée par les chicanous.

A force d'être plumés, l'un des deux nommé Trimollet, n'a plus voulu cracher. Alors, les requins de terre se sont fichus en campagne pour le saisir.

Le recors chargé de l'opération, pris de tremblotte à l'idée d'aller chercher pouille à Trimollet se fit accompagner par deux charpentiers-à-Félique.

Ça ne lui a guère profité !

Le requin de terre commençait à instrumenter quand une trappe s'ouvrit à ses pieds et, grâce à une bonne poussée que lui administra la femme du cul-terreux, il piqua une tête dans la cave. Les pandores Pen remontèrent un peu ahimés..., mais un chicanous ne craint pas les gnons, au contraire !

Les pandores voulurent faire les marioles et ils encaissèrent une bonne tatouille que le campluchard leur administra — sans frais.

Ensuite, clopin-clopant, les trois animaux s'esbignèrent.

Quelques jours après, les cognes radinèrent — cette fois pour fiche le grappin sur le paysan lui-même : ils trouvèrent la turne barricadée et le gas eut la gentillesse de les avertir que s'ils arrivaient à portée de fusil il leur en cuirait.

N'étant pas disposés à se faire trouer la pailasse les pandores s'éclipsèrent et allèrent chercher du renfort.

Quand ils revinrent, le nid était vide !

Les charpentiers-à-Félique durent se contenter de saisir une demi-douzaine de fusils qui gar-

nissaient la croisée et ils déguerpirent en amenant les deux gosses du cul-terreux, une fillette et un petit garçon à qui ils vont essayer de tirer les vers du nez pour connaître la cachette du père.

Précédemment, la mère avait été agrippée et fichue au bloc.

Donc, maintenant, Trimollet reste seul en liberté !... Et il est dans de sales draps : il va boulotter tout son saint-frusquin — et tout ça pour une malheureuse chamaillerie née d'une foutaise !

Quelle chérie, le distinguo du tien et du mien ! Les deux campluchards n'auraient-ils pas mieux fait de s'entendre en buvant chopine ? Ça leur aurait coûté moins chérot que d'aller trouver la racaille justiciarde et, à l'heure actuelle, Trimollet ne serait pas à vagabonder dans les bois et sa femme et ses gosses ne seraient pas au bloc.

Chouette réunion

Lyon. — Profitant de l'agitation créée par la cléricaille et les patriotards, les anarchos avaient emmanché un grand meeting, samedi, salle de l'Arquebuse.

Succès faramineux !

Malgré la pluie, le populo est venu en masse et plus de deux mille personnes s'empilaient dans la salle.

Les orateurs ont passé à la trique l'armée, le capitalisme, la magistrature et la pseudo-justice qu'elle nous sert.

Sans prendre parti dans la question Dreyfus les copains ont déclaré fiche dans le même sac les capitalos juifs et les exploiters chrétiens et ont montré au populo que l'antisémitisme n'a été inventé que pour nous faire dévier des questions économiques et sociales qui, plus on va, passionnent la masse.

Et tous ont conclu : laissons les défenseurs de l'ordre actuel se manger le nez et préparons-nous au grand chambardement !



Angleterre. — Il y a huit jours, je prévoyais le fiasco de la grève des mécaniciens.

C'est presque fait ! Les grévistes ont lâché pied : au lieu de la journée de huit heures ils ne réclament plus que celle de huit heures et demi.

Les patrons sont pour la journée de neuf heures.

Encore une petite reculade et les capitalos seront victorieux en plein !

Une des conséquences de cette déconfiture a été le refus, par les patrons qui avaient déjà appliqué la journée de huit heures, de continuer sur ce pied. Dam, ils se mordaient les pouces d'avoir cané et ils ont profité de l'occasion pour se dégager.

Autre fait, qui mérite d'être signalé : si les grévistes avaient été laissés à leur propre initiative il est presque certain qu'ils ne seraient pas restés aussi dérisoirement pacifiques. Malheureusement, leur bondieu de comité directeur a bougrement trop dirigé : il a seriné le calme et, aujourd'hui, les mécaniciens en sont victimes.

Si les grévistes avaient moins tablé sur les millions des souscriptions et un peu plus sur leurs biceps, qu'à l'heure actuelle les capitalos feraient moins les matamores.

Si seulement la leçon pouvait être profitable au populo !

Espagne. — Les prolos espagnols qu'on enrôle comme troubades et qu'on expédie se faire démolir à Cuba commencent à la trouver mauvaise.

Ils y ont mis le temps, nom de dieu !

L'autre jour, à la Corogne il y a eu une sacrée rouspétance dans une caserne : les trouffions désignés pour l'embarquement refusaient de marcher et parlaient de tout casser. Ça n'a été qu'un feu de paille : avec de jésuitiques palabres les galonnards ont fait rentrer dans l'ordre les renaudeurs et, bonnes bêtes, ils se sont laissés embarquer.

Une fois à Cuba, on les fadera : on les collera dans les bons endroits... afin qu'il n'en revienne pas en Espagne.

Autre chose : trois quotidiens républicains de Madrid ayant eu, ces jours derniers, l'audace de

publier des grandes tartines sur l'inquisition de Montjuich, la gouvernance a enfin donné les ordres pour que soit ouverte la fameuse enquête tant promise.

Il paraît que Callis et d'autres torturés ont été examinés et qu'on a trouvé sur eux des traces de tortures.

Fumisterie que cette enquête ! La gouvernance sait parfaitement de quoi il il retourne : les tortures pratiquées à Montjuich ne sont pas chose anormale, — de tous temps l'inquisition s'est pratiquée en Espagne.

Toutes les enquêtes qu'on peut faire ne sont donc que du chiquet pour monter encore le coup au populo.

Flambeaux et bouquins

La brochure relatant les travaux du XIV^e Congrès du Parti ouvrier allemand est en vente au prix de 0 fr. 50, rue Saint-Sauveur, 51. Les correspondants de province peuvent la réclamer au citoyen Pomès, 7, Place Daumesnil, Paris.

Ce bouquin est précieux à consulter. Il contient des rapports très documentés de nombreux groupes et syndicats sur la grève générale, l'instruction intégrale, l'organisation sociale au lendemain de la Révolution, la suppression des armées permanentes, la coopération de consommation, le pain gratuit, les bureaux de placement.

Les bons bougres qui étudient sincèrement l'évolution de la classe ouvrière en marche rapide vers son complet affranchissement par la grève générale, par la révolution sociale y trouveront des documents.

RÉSOLUTION DU GROUPE DES ETUDIANTS S. R. I.

Les membres du groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris, considérant que les événements actuels ne sont qu'une illustration éclatante de la critique révolutionnaire ; ne s'étonnent pas plus des agissements du conseil de guerre que du rôle joué par le gouvernement puisque toujours se sont ainsi conduits les militaires professionnels et les gouvernements ; ne s'étonnent encore ni de certaines manifestations d'étudiants ni de la lettre de leur association générale, cette association étant composée des étudiants les plus bourgeois et des plus plats candidats au fonctionnarisme gouvernemental ; protestent contre le système militaire tout entier, le pouvoir judiciaire, l'esprit patriotique, la folie antisémite et le régime bourgeois dans son ensemble.

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétime 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pierres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du " Postillon " de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de " The Comming Nation " ; journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition ; la noyade, le fouet et le bâillon, le arillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinal ! Gessler vit encore ! dessin de Rodel ; la Misère en gibus et en redingote ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du " Cri de Paris ").

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE

61, Rue Réaumur, 61

Un copain vient d'ouvrir une boutique de librairie où sont en vente toutes les publications libertaires et d'économie sociale.

Les camarades feront bien de s'y fournir et d'y amener leurs amis afin que cette entreprise de propagande puisse tenir.

Communications

Paris

Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi, réunion.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.

Groupe d'études sociales des Libertaires des X^e et XI^e arrond., 164, avenue Parmentier, salle Belpaire. Réunion tous les lundis, à 9 h.

Groupe d'Etudes sociales du XIII^e, 101, avenue d'Italie. Tous les vendredis, à 8 h. 1/2.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

Le Réveil de la Butte, réunion tous les lundis à 9 h. du soir, au siège social, salle Moreau, 1, rue Ste-Marie.

Banlieue

PUTEAUX. — Un groupe d'anti-proprios est en formation, le porteur des journaux libertaires indiquera aux bons bougres le lieu et la date de la première réunion.

SAINT-DENIS. — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.

Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.

IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.

Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Province

ROMANS. — Les copains trouveront le Père Peinard et toutes les publications libertaires chez le copain Belle, cafetier, quai des Luzernes, Bourg de Péage.

LIMOGES. — Le camarade Barian, 3, boui. Saint-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

La Jeunesse Libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, restaurant Brousseau, 3, place du Champ de Foire.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires se réunissent les samedi, dimanche et lundi, café Dayre, 22, rue de la Vierge.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, café de la Terrasse.

AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.

Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, rue de la Boucherie, au comptoir n° 5. On causera!

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

GAP. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schiebach, 85, quai d'Orban.

Le cercle « la Neutralité » invite les camarades de la province à assister au Congrès régional qui se tiendra chez Schiebach, 85, quai Orban, le deuxième dimanche de février à 10 h.

Pour tous renseignements, s'adresser au camarade G. Thomas, rue F. S. Servais, Liège.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

C. Lille. — L. Orléans. — L. Chicago. — M. Antibes. — B. Saint-Amand. — S. D. Montluçon. — G. Maçon. — E. Reims. — P. A. Angers. — M. Saint-Chamond. — R. Hyères. — M. Grugliasco. — M. Saint-Quentin. — D. Revin. — C. Genève. — Reçu règlements, merci.

Lemaire J. Amiens: donne-moi ton adresse pour que je puisse t'écrire.

Ham.: Je t'écris poste restante à Rennes.

Segret Louis a écrit à Sylvestre Légar, à Spring Valey, box 368 et n'a pas reçu de réponse. Il prie les copains de ce patelin de lui écrire à l'adresse suivante: Segret Louis, à Bloye, par Rumilly, Hte-Savoie, France.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD

DOMARAIN. — Pour le grand lavement universel 0.50, pour le nettoyage de la vermine noire, semite et antisemite 0.30, un nettoyeur des écuries du Luxembourg 0.35, à bas le palais Bourbeux 0.25, à bas la clique universelle 0.20, Emile Henri 0.30. Total : 1.35.

LIMOGES. — J. Barrian 0.50, Blanchet 0.50, à bas la calotte! 0.25, pour le Peinard 0.25, Delmas 0.25, Lebreux 0.25, Rivet 0.25, Beauré 0.25, un esclave 0.25, Verger 0.25, Ragoniat 0.50, Souvaris 0.25, Magne 0.50, Laulangeas 0.50, Alexandre II 0.25, Pierre 0.05, un criminel 0.25, Amélie 0.25, Jerme 0.05, Barreau 0.25, Anna 0.25, Claire 0.10. Total : 6.20.

FIVES-LILLE. — Lerminez 0.25, un révolté 0.14, Paquenote et son fils S. 0.15, Spertini mouchard 0.20, pour le voir dans la merde 0.20, un petit bourgeois 0.25, un vengeur 0.10, vive Caserio 0.20, libre de nom 0.20, pour rabattre Félicie 0.15, Brin pour Félicie 0.10, pour voir resusciter Caserio 0.10, E. Borigne 0.20, pour flanquer un mou sur la gueule du mouchard 0.50, il l'aura 0.25. Total : 5 fr.

NIMES. — Un peinarde libertaire 0.10, un peinarde quasi-veinard 0.10, deux humanitaires révoltés 0.15, Lui 0.10, monsieur c'est l'anarchie 0.10, un libertaire peinarde 0.10, un habit tué 0.10, une salariée indomptée 0.10, un partisan de l'action 0.05, partisan de Ravachol 0.05, guère heureux 0.10, un poète italien 0.10, commandant 0.10, un habitué du Père Peinard 0.15, un camisard 0.25, un bon zigue 0.30, un ahonné 0.20, un partisan 0.20, Henri Fabre 0.25, mort aux avachis 0.10. Total : 2.70.

MARSEILLE. — Groupe anarchiste de Mépenti 5 fr., X. 0.20, X. 0.15, un ami de la vérité 0.15, X. 0.50, pour la Révolte 0.30, moi 0.20, les députés dans l'ordure 0.25, à bas le gouvernement 0.20, vive la plume 0.25, X. 0.10, X. 0.10, le frère du Peinard 0.20, ce que tu voudras 0.15, mort aux échiquards 0.20, un peinarde 0.20, un martyr de Montjuich 0.20, victime de l'assassin Portas 0.25, mort à Sagasta 0.20, Peinard 0.20, mort aux vaches 0.20, deux camarades mort aux bourgeois 0.30, un mitron 0.20, Bouffi 0.25, Z. 0.10, Lui 0.10, Henri Marius 0.20, Orcetti 0.20, A. V. à bas les vaches, X. 0.10. Total : 11 fr.

FOURCHAMBAULT. — Comte Jean 0.50, Le Mistouillard 0.25, Gauthier Jean 0.30, un purotin 0.25, une gaucule noire 0.20, un anarcho 0.30, un disciple d'Emile Henry 0.20, six pouces d'acier pour F. F. 0.20, un ami du clos Saint-Joseph 0.10, un ami de Ravachol 0.10, un marchand de phénol 0.10, pour embêter Lucie F. 0.10, on pendra les curés 0.10, un ami de Vaillant 0.10, un pied

plat 0.25, un jésuite 0.10, un marchand de gât-aux 0.20, un ami de Vaillant 0.25, un ennemi des exploités 0.25, un ennemi des capitalistes 0.25, Jonas 0.25, Ravachol 0.10, Gustave l'anarchiste 0.10, Patinges 2 Caserio 0.10, Un pied de marmite 0.10, André bouffeur de blanc 0.10, un souffrant qui la crève 0.20, un copain dans la dèche 0.20, un copain de Bacchus 0.20, l'abbé Ménard 0.25, pour emmarder les patrons 0.25, je chie sur la bourgeoisie 0.20, un morpion de raticion 0.20, Félikoff 0.20, un employé rebelle 0.20, Fournier Alexandre 0.50, un débard 0.20, je vous en remercie 0.10, à bas l'alliance F.-R. 0.20, un anarcho 0.20, un jean-foutre 0.20, une drôle de tête 0.15, une mauvaise tête 0.15, une tête qui revient pas 0.15, l'abbé Garnier 0.25, pour Guillotiner Méline 0.50, Labeau 0.25, un marchand de moutarde rouspéteuse 0.50, X. 0.50, Total : 10.15.

Collecte à la réunion des boulangers 1.05, un mitron 0.50.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉFENSE D'ÉTIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1890-1897, 62 numéros, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIH, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Sautard.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE Bakounine.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 15, rue Lavieuyille, Paris.

A ROCHEFORT et HUMBERT,
Condamnés des Conseils de guerre



AU MUR DES FÉDÉRÉS. -- Ohé, les Parisiens, c'est aux fusilleurs qu'on décerne les couronnes, maintenant?